

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 45

Artikel: Attente...
Autor: F.G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222180>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

D'un air revêche et cinglant, Mme Courbouillon repartit :

— Ne le suis-je pas avec tout le monde ?

— Ne te fâche pas, ma colombe, je n'ai pas voulu te vexer. Est-ce que tu penses que le dîner sera suffisant ?

— Comment le serait-il ? Nous ne sommes jamais que nous deux et tu ne peux pas supporter que nous laissions des restes.

— Madame, fis-je conciliant, je ne suis pas difficile.

D'un ton sec comme un coup de trique, l'irascible bonne femme répondit :

— Alors, vous serez satisfait.

— Tu sais, expliqua Courbouillon, que Balaïdin est employé avec moi au Département ?

— Cela le regarde.

— C'est un excellent copain.

— Tant mieux.

— J'aurais voulu, mon amie, que tu lui témoignes un peu d'empressement.

— Est-ce mon habitude de me jeter au cou de tes invités ?

— De quoi se compose notre dîner ?

Sans répondre exactement, Mme Courbouillon sonna la domestique à qui elle réitéra la question qu'on venait de lui poser.

Marie répondit :

— Rien, ou peu de chose : un reste de ragoût d'avant-hier, de la compote de rhubarbe, des gâteaux secs.

— Ecoute, mon vieux, dis-je à Courbouillon, je ne veux pas être une cause d'embarras pour vous, permettez-moi de me retirer et de vous laisser en famille.

Courbouillon regarda sa femme dont le visage n'eut pas un frémissement. Il poussa un soupir, me reconduisit sur le palier et là, en me serrant la main, il chercha à excuser sa femme :

— Je ne sais pas ce qu'elle a de soir, elle doit être fatiguée ; nous aussi nous ne sommes pas toujours de bonne humeur. C'est la première fois que je la vois ainsi.

Evoila.

DOUBLE LARCIN

A J.-L. DUPLAN.

*Je rencontre, chaque jeudi,
Jean, le mari de Sylvabelle ;
Il est, pour moi, un vieil ami,
Que j'ai connu bien avant elle ;
Aussi, me raconte-t-il tout,
Même ses secrets de ménage ;
Mais Jean, comme moi, comme vous,
A une épouse des plus sages.
Cependant, il a découvert
Que, bien avant qu'il la marie,
Elle avait de petits travers,
Comme toutes ont leur manie !
Sylvabelle avait, notamment,
Le défaut d'aller en maraude ;
Et, paraît-il, assez souvent,
Cette charmante némerode
Chassait, sous les noyers ombreux,
Les noix dont elle est très friande,
Et, en se souciant fort peu
D'être en délit de contrebande !
Dans un verger, au bord du lac,
Elle opérait, de préférence,
Mangeant et remplissant son sac,
Sans s'en faire un cas de conscience,
Et sans se soucier beaucoup
De piller le propriétaire !
Etais-ce un larcin, après tout,
De ramasser des noix par terre ?*

*Le fermier qui, chaque saison,
Sans s'en douter, payait la dîme
Avait un fils, joli garçon,
Qui, de l'amour, fut la victime.
Sur son chemin, il vit, un jour,
Une belle et jeune ingénue
Dont le regard, rempli d'amour,
Au beau garçon mit la berline !
On se revit, et, l'on s'aima ;
Car Jean, c'était lui, prit la belle
Et, par la main, il l'amena
Dans la demeure paternelle.*

*En passant sous les vieux noyers,
Dans le verger, près du rivage,
On vint s'asseoir près du noyer,
Et, l'on parla de mariage.
Ce ne fut que longtemps après,
Que la maraudeuse d'antan
Avoua connaître le pré
Et les noyers, depuis longtemps !
Et, c'est ainsi que, sans façon,
C'est plus qu'un larcin, c'est un crime,
Sylvabelle prit le garçon,
Après les noix de sa victime !
Jean m'a dit : « Tant pis, après tout ;
Car, je suis heureux en ménage ;
Un si adorable filou
Ne saurait être mis en cage ! »*

Pierre Ozaire.

Jamais content. — Un médecin racontait volontiers l'histoire d'un riche marchand américain venu à Paris pour subir une opération. Il s'agissait de lui désarticuler l'épaule. Après examen, le docteur reconnut qu'il y aurait peut-être moyen de sauver le membre. A cet effet, il entreprit un traitement qui réussit.

Quand on lui montra sa note, le marchand guéri fit la grimace et laissa échapper cette réflexion :

— Cela me semble bien cher, car enfin vous ne m'avez pas coupé le bras !

DANS LE BROUILLARD



'EST une feuille d'automne, une feuille de hêtre avec encore un petit point vert tendre tout au haut, et déjà les nervures sont brunes... C'est une feuille d'or que j'ai cueillie là-haut cet après-midi. J'espère trouver le soleil — comme beaucoup d'autres — mais soit que le brouillard fut plus épais qu'à l'ordinaire, soit qu'il fut monté avec moi, je n'ai pu sortir du nuage. Mais je n'ai pas perdu ma course, puisque j'ai rapporté cette feuille d'or.

Au village, on est sous un dôme sombre, uniforme, pesant ; le lac se confond avec la rive, les maisons semblent grises et tristes, les arbres sont noirs...

Au Haut-de-la-Côte, on est dans le soleil, sous le grand ciel bleu, les arbres sont roux, et, à la lisière du bois, la mer de nuage cache le reste du monde. Peut-être voit-on de l'autre côté, la chaîne des Alpes éblouissantes... peut-être entend-on les sonnailles des vaches ou le chant d'une grive — peut-être y-a-t-il des sorbiers rouges au bout de longues branches... Et sans doute au hameau du Haut-de-la-Côte, Jean-Daniel est assis sur le banc devant sa porte, en plein soleil. Il prête l'oreille aux bruits qui montent de ce gouffre de nuées où il y a le Bas-de-la-Côte et la plaine : sifflets de trains, bruits lointains de batteuse — cloche de quatre heures à Villars-Burquin. Plus près, on entend le ronflement régulier d'un moteur et Jean-Daniel pense :

— En voilà un qui vient chercher le soleil.

Moi, je n'ai pas vu le soleil, j'ai bien entendu aussi le ronflement d'un moteur sur la route, mais ça ne se fait pas, n'est-ce pas ? d'arrêter un automobiliste et de lui dire : « Dites donc, puisque vous montez, si vous m'emmeniez avec vous, là-haut, au soleil ? » — Non décidément, ce ne serait pas convenable... Alors pour mieux résister à la tentation, puisque je ne pouvais pas monter au soleil, je suis restée dans le bois, quelque part dans la côte, au bout d'un chemin qui s'enfonce sous les arbres, avec devant moi et derrière moi le mur de ouate blanche, légère, ténue, un peu étouffante de toute cette brume d'eau prisonnière sous le fin réseau des branches de hêtre. Seul le bruit mou de gouttes tombant sur la mousse et les feuilles mortes et toute la lumière de ce coin de forêt venant, surnaturelle, d'un grand hêtre d'or en face de moi, éclairant de son feuillage d'automne tout le mystère du brouillard.

Je suis redescendue, au hasard, à travers le bois, vers le village et le lac, emportant seule la feuille du grand hêtre.

Si je le voulais, retrouverais-je cet endroit ? et si je le retrouve un jour par un ciel clair n'aurait-il pas perdu sa poésie mystérieuse. Sans doute, il y aura tout près le chemin de la Roche, les champs des Biolles ; je verrai le tas de branches et les stères de bois bûché des dernières mises,

prêts à être enlevés, et, à travers les rameaux dépouillés je pourrai voir sur la droite la tranchée que la ligne électrique ouvre dans le bois de la Côte. Mon hêtre aura laissé tomber ses feuilles d'or.

Journal d'Yverdon.

Milandre.

LA LIGNE DROITE



Le brigadier de Sullens passait pour avoir l'esprit délié et la plaisanterie fine.

Aux dernières élections, il avait invité à sa cave les membres du comité de propagande.

Ces messieurs se délectèrent des meilleures bouteilles de leur généreux concitoyen.

Mais, lorsque sonna l'heure du départ, c'est-à-dire celle du « renoncement à la tournée pour manque de place », les chefs de quartiers et membres correspondants se trouvaient pour la plupart en état d'équilibre instable. C'était plus particulièrement le cas du délégué de Daillens lequel selon l'expression consacrée « tenait tout le chemin ». Or, en l'espèce, le chemin, c'était le corridor très long et très étroit qui traversait l'immeuble.

L'homme de Daillens avançait avec peine, débordant alternativement sur la droite et sur la gauche ; heureusement que, d'un côté et de l'autre, les digues réprimaient tous les écarts déordonnés...

Voyant cela, le brigadier pince-sansrire s'écria avec le plus grand sérieux tandis que de joyeux éclats soulignaient son aimable intervention : « Si c'est ainsi, je veux bien te prêter mon corridor jusqu'à Daillens ! »

A. Mex.

L'esprit du prétoire

Certain magistrat, qui somnole volontiers à l'audience, a pour habitude de dire pour s'excuser :

— On croit que je dors, on se trompe, je me réveille.

Récemment, un avocat plaident devant lui, s'arrêtant net et changeant de ton :

— J'attendrai pour continuer, que monsieur le président ait fini de se recueillir à poings fermés.

* * *

Un jeune avocat se disposait à plaider une affaire de peu d'importance. Le président lui pose la question traditionnelle :

— En avez-vous pour longtemps, maître ?

Alors, le jeune homme, en toute innocence, lui répond :

— Oui, monsieur le président, pour assez longtemps ; jusqu'à ce que le tribunal ait compris.

* * *

Un des assesseurs du président s'étant endormi à l'audience, maître X..., aussi chatouilleux qu'ennuyeux, s'interrompit tout à coup :

— Pardon, monsieur le président, j'attendrai pour continuer que monsieur le juge se soit réveillé.

— Je veux bien, maître X..., mais lui attend peut-être pour se réveiller que vous ayez fini.

ATTENTE...



OIN du grand lac aux eaux tranquilles, loin de la route poudreuse et encombrée, très loin, dans la campagne, une petite maison dans un petit jardin. — C'est là...

Il n'y a pas de chemin, seulement un étroit sentier qui court dans l'herbe rase jusqu'à l'humble village aux toits de tuiles brunes, en bas : c'est tout. — Le descendre est facile, mais la colline est si haute que personne n'y monte jamais.

Pourtant !... Ce matin, le facteur a passé comme il a passé hier, comme il passera demain pour aller plus loin. — Il n'avait rien pour la petite maison. — Rien. — Depuis une semaine il ne s'arrête plus, depuis une semaine, tous les jours, matin et soir, des yeux le guettent derrière la vitre close, des coeurs ont battu chaque fois, un peu plus, un peu moins, au bruit de son pas lourd, des mains se sont jointes fiévreusement quand il a longé sans la franchir, la courte haie brune où des moineaux pépient. — Rien. — C'est si triste quand l'angoisse vous étreint, insurmontable, et que le facteur passe sans s'arrêter.

Rien encore, ce matin...

Maintenant, c'est le soir. — Le vent d'automne souffle si fort que les feuilles ont fini par s'envoler, toutes, plus loin que la petite

maison, plus loin que le petit jardin, le long des prés humides. — La nuit va descendre. — Des bruits de cloches s'égrenent dans la campagne ; des souliers grincent durement contre les pierres du sentier. — C'est l'heure du courrier.

La silhouette tant attendue a paru, ombre noire dans le crépuscule gris. — Le voilà... on dirait qu'il fait signe... il s'arrête, il va entrer... attend... non, il a passé et son pas faiblit déjà derrière la petite maison. — Rien encore, rien toujours. — Angoisse.

Un regard sur le feu qui prend mal, deux mains dont les paumes s'écrasent l'une contre l'autre désespérément, puis la phrase qui tombe, lourde, sur cette attente. — La phrase de suprême espérance qui leurre tout le monde, mais ne console personne : allons, ce sera pour demain... Sera-ce pour demain ?

F. G.

BIBLIOGRAPHIE

Le Traducteur, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues. — Cette publication vise particulièrement à faciliter l'étude de l'une et l'autre langues, à la rendre agréable au moyen de lectures variées appuyées sur de bonnes traductions. — Numéro spécimen gratis par l'administration du **Traducteur**, à La Chaux-de-Fonds (Suisse).



LE VOYAGE DE DAVID PUTHOD

(Suite.)

Bâtie de travers, son grand toit de tuiles brunes avançant largement au-dessus d'un seul rang de petites fenêtres, elle faisait le coin d'une impasse qui sentait le mois et les fosses à cuir. Au rez-de-chaussée, s'ouvrait une porte vitrée à rideaux rouges relevés.

Il n'hésita pas. Une grosse fille à blouse ajouée, portant à la ceinture une sacoche noire, vint à sa rencontre. Elle eut l'air étonné de voir qu'il ne s'installait pas tout de suite comme les clients ordinaires. Elle aussi, elle le toisa avant de lui rien demander.

Et il se trouva que l'adresse du *Mouton* était bien la bonne, seulement Marguerite était partie : de nouveau tout s'écroulait.

Il fut un moment sur le point de désespérer. Heureusement qu'une idée lui vint.

— Ecoutez, mademoiselle, dit-il, est-ce que je ne pourrais pas l'attendre ici ?

— Naturellement que vous pouvez l'attendre ici.

Il fut poussé vers une table, s'y assit : et, au-dessus de lui, un grand tableau pendait au mur, où on voyait, sous une treille, Bacchus chevauchant un tonneau.

La fille n'oubliait pas les intérêts de la maison :

— Qu'est-ce qu'on va vous servir ?

— Un peu de vin, si vous voulez.

Mais un peu, ce n'est pas un chiffre ; décidément, il n'était pas un client comme les autres ; il fut obligé de se corriger :

— Eh bien, donnez-moi trois décis.

On les lui apporta sur un joli plateau de nickel bien frotté, et le vin était clair, quand il le versa dans son verre. Il le but presque avec plaisir.

Il voyait que, quand on a pris une décision, il faut s'y tenir jusqu'au bout, comme il faisait ; et une espèce d'assurance lui en venait, malgré sa nature timide et l'embaras qu'il ressentait, malgré aussi que la pendule ne marquât guère que trois heures.

Mais il buvait de temps en temps une gorgée de vin et regardait autour de lui pour se distraire. A l'autre bout de la salle, il y avait un second client d'installé ; c'était une espèce de mécanicien, à salopette bleue et casquette détachée. Il parlait maintenant avec la sommelière, qui, appuyée des deux mains à la table, familièrement se penchait vers lui. Et David

comprit que c'était de lui qu'ils parlaient. A tout moment en effet, elle se retournait, lui jetant un regard ; alors elle baissait la voix, et ils se mettaient à rire. Il ne se fâcha pas ; il admettait qu'on rit de lui. Mais, à ces moments-là pour se donner une contenance, il levait son verre, et il y trempait ses lèvres. Il s'agissait de ménager le vin. Près de deux heures à tuer.

Aucun bruit d'ailleurs, ni dans la maison, ni dehors ; un air tiède et épais, où traînait une odeur de cuisine à l'oignon ; une mouche, de temps en temps, se levant de dessus une des tables où elle se tenait collée, et montant avec un bourdonnement sourd se poser au plafond ; rien d'autre. La place déserte. C'était une de ces places qui ne s'animent qu'à la nuit.

Et David, de nouveau, jetait un coup d'œil à la pendule-régulateur ; l'aiguille semblait immobile, mais il faut savoir patienter.

La sommelière avait été reprendre sa place ; l'ouvrier mécanicien était de nouveau seul. Il buvait une boisson brune qu'on lui avait servie dans un grand verre à pied. Il avait l'air de s'ennuyer beaucoup. A chaque instant il bâillait ; puis il s'étirait longuement.

Enfin il se leva, sortit deux sous de sa poche, les introduisit dans la fente de l'appareil.

Les petites poupées à jupes de soie bouffantes se mirent à tourner dans leur cage de verre ; et le cylindre tout hérisse de pointes, qu'on apercevait au-dessous, laissa tomber dans le silence un air de danse aigrelet.

L'ouvrier regardait, les mains dans ses poches. Les petites poupées se trémoussaient toujours. Mais il se fit un brusque déclenchement dans la mécanique ; deux ou trois gouttes de son en tombèrent encore, et, en même temps que les poupées, la musique s'arrêta.

— A ce soir, dit l'ouvrier.

Il toucha du doigt sa casquette et sortit en traînant les pieds.

A peine si la grosse fille avait levé les yeux du livre où elle s'était replongée. Elle ne paraissait pas se douter que David fût là.

Il fallut qu'il toussât pour éveiller son attention. Il toussa deux fois. A la fin, elle comprit. Et comme elle s'ennuyait, elle aussi, et qu'un bout de caissette est toujours un bout de caissette, même quand on n'en attend rien, elle se tourna vers lui.

Il commença :

— Est-ce qu'elle va bien ?

— Qui ça ?

— Mlle Puthod.

— Oh ! très bien.

Il se sentit un peu triste.

— Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

— Ce qu'elle fait ? Que voulez-vous qu'elle fasse ? Elle est dans le métier comme moi.

Il se sentit plus triste encore, triste à ce point qu'il se tut. Mais l'autre était là pour la remplacer : maintenant qu'elle était partie, elle ne s'arrêtait plus.

— On est deux ici. L'après-midi, il ne vient jamais personne ; alors on a tous les deux jours un après-midi de congé... On ne peut pas se plaindre : les clients sont gentils. C'est des jeunes gens, vous comprenez, ça aime rire. Il faudrait seulement qu'on pût se coucher plus tôt, on n'est jamais au lit avant deux heures. C'est ça qui est dur, il n'y a que ça. Parce qu'à part ça, le métier est bon. On met de l'argent de côté ; les pourboires, les petits bénéfices...

Elle parlait avec satisfaction, comme quelqu'un qui se sent à sa place et bien assis dans la vie.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Il n'y a pas beaucoup de femmes qui gagnent ce que nous gagnons. Il faut bien se faire aux choses.

— Bien sûr, dit David.

Il n'en sentait pas moins un grand froid lui monter le long des jambes, et il pensait : « J'arrive au bon moment ».

Comme il savait ce qu'il voulait savoir, il n'avait rien ajouté ; d'ailleurs il sentait qu'il devait ménager ses forces, et parler encore lui eut trop coûté. Mais l'autre, curieuse, avait jugé sans doute que son tour était venu ; on l'avait questionnée, il était juste qu'elle en fit autant.

Donc, après un nouveau petit silence :

— Est-ce que c'est une parente à vous ?

(A suivre).

C.-F. Ramuz.

La patrie Suisse. — Quel joli numéro nous envoie la Patrie Suisse ! (No 963 du 24 octobre). Il s'ouvre par un beau portrait de M. Henri Martin, qui vient d'être nommé ministre plénipotentiaire à Angora, puis viennent l'Association suisse pour la conservation des châteaux suisses, le vieux pont de Corbières (Fribourg), qui va disparaître, l'église St-Martin à Bâle et la série des délicieuses frises peintes par François de Ribaupierre pour les salles des enfants du nouvel hôpital de Montreux, les inondations dans la campagne genevoise, le « Comte Zeppelin » survolant Bâle, l'église et le château de Valère à Sion, un « Paysage d'Antibes » par le peintre René Francillon, etc. L'ensemble est aussi varié qu'intéressant et bien présenté.

Dans ce numéro commence la publication de « La Grande Peur dans la Montagne », l'un des chefs-d'œuvre du grand écrivain C.-F. Ramuz. A.R.

Achetez l'Almanach du Conteuro Vaudois

Royal Biograph. — Le nouveau programme de l'établissement de la Place Centrale comporte cette semaine une œuvre des plus émouvantes que l'écran nous ait présenté depuis longtemps : « Le Naufrage de L'Hespérus » grand drame de la mer inspiré du poème de Longfellow a été transposé à l'écran d'une façon particulièrement heureuse. Au même programme « Ma veuve ! » grande comédie humoristique interprétée par Charles Ray, Leatrice Joy, phyllis Haver. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales par le Paramount-Journal. Tous les jours, matinée à 15 h. soirée à 20 h. 30 ; dimanche 11 : matinée dès 14 h. 30.

Olga Tchekowa au Théâtre Lumen. — En exclusivité pour Lausanne, cette semaine au Théâtre Lumen, la dernière et remarquable œuvre artistique de E. A. Dupont, le célèbre réalisateur intense, violent et surtout humain. « Moulin Rouge » n'est pas seulement un éclat de rire et un défilé de girls, c'est une attraction formidable. Il convient de féliciter la Direction du Théâtre Lumen qui a su s'assurer un spectacle qu'aura date dans les annales de la Cinématographie. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30, dimanche 11 : 2 matinées à 14 h. 30 et 16 h. 30.

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Steiger & Cie
Lausanne 20 Rue St-François

Coutellerie de table

Restaurant du Faucon

St. Pierre, 3

Téléphone 29.250

Spécialités : Tripes à la neuchâteloise et napolitaines. — Pieds de porc choucroute fr. 1.50. — Schubling choucroute, fr. 1.50. — Civet de lièvre fr. 3.50. — Hors-d'œuvre 20 variétés pour 2 fr., etc.

KUPFER-FREYMOND.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.